

# Les Trois Entraînements vers la Voie de l'Éveil.

*Partie 02*

*Lama TSONY*

Ce matin, j'ai insisté sur la nécessité de s'assurer que le cœur est bien placé et que la lumière est allumée, que l'intention altruiste, la bienveillance et l'affection à l'égard de tous les êtres, d'où naissent la gratitude et la compassion, soient en marche. Et que cela soit éclairé par le discernement. Le discernement, c'est le bon sens, en premier lieu.

Ce matin, j'ai parlé un peu des exagérations et des minimisations. Parfois, on est trop peu et parfois, on est trop. Une forme très fondamentale de discernement, c'est l'équilibre qui s'appuie, somme toute, sur du bon sens. Le bon sens est toujours un peu voilé par ce que je pense être juste mais on commence là où on est. Il est bon d'avoir un peu de patience avec soi-même et accepter que, pendant les travaux, la vie continue ! Alors que l'on progresse sur la voie, il y a des ajustements qui se font : ça fait partie de l'ordre des choses. C'est un développement naturel qu'il ne faut pas surcharger. La barque est souvent bien chargée, elle est à fleur d'eau, ce n'est pas la peine d'en rajouter !

Pendant ces quelques jours que nous allons passer ensemble, j'aimerais aborder un élément vraiment important des enseignements du Bouddha puisque c'est un des premiers qu'il a donnés. On va prendre une section mais qui reste reliée à l'ensemble. C'est une chose intéressante à noter dans les enseignements du Bouddha que si on prend n'importe quel élément de ses enseignements, il est relié à l'ensemble du corpus de tous ses enseignements. Il y a une sorte d'ADN d'éveil que l'on trouve dans le détail et dans la multiplicité.

Le thème général est parfois traduit comme les « Quatre nobles vérités » et parfois comme les « Quatre vérités des nobles ». Les Nobles, cela fait référence au terme sanskrit « Arya » qui veut dire supérieur par la vision, la compassion et la sagesse. Quelqu'un est dit « Noble » parce que ses intentions et sa vision ne sont pas prisonnières des afflictions mentales, du voile de l'ignorance, des conséquences karmiques des actes produits antérieurement ni des tendances fondamentales. Il y a une sorte de liberté qui vient du discernement, toujours conjoint à la bienveillance, qui fait s'élever l'être un peu au-dessus de l'ordinaire en termes de compréhension et de réalisation.

Donc, ce sont Quatre vérités qui deviennent accessibles à ceux qui sont un petit peu élevé au-dessus des contingences et des habitudes ordinaires. On peut les entendre comme les Vérités des Aryas mais on peut aussi entendre que ces Vérités sont nobles, c.-à-d. profondes et libératrices en elles-mêmes.

Avec le temps et en fonction des traducteurs, il y a toujours des transformations : les premières traductions qui ont été faites à partir du tibétain dans les années soixante-dix nous paraissent aujourd'hui très « pionnières », elles manquent de précision et les mots semblent un peu vieillots. C'est pour cela qu'on est passé des « Quatre nobles vérités » aux « Quatre vérités des Nobles ». Mais on peut les voir sous ces deux aspects.

Ces quatre vérités sont : la vérité de la souffrance, la vérité de l'origine de la souffrance, la vérité de la cessation de la souffrance et la vérité du chemin menant à la cessation de la souffrance. Il y a une sorte de logique : on découvre la souffrance, on en voit l'origine, on suit le chemin et on arrive à son terme. On peut le voir d'une autre façon : parce qu'on entrevoit la cause de la souffrance, on voit qu'elle n'est pas immuable et qu'il est possible de la mener à son terme. La possibilité de la cessation est entrevue en voyant la cause de la souffrance. Recouvrer la santé est possible à partir du moment où on a fait un bon diagnostic et qu'on a suivi le traitement approprié pour contrer les causes de la maladie.

Ces Quatre nobles vérités font partie du sermon que le Bouddha Sakyamuni a donné à Bénarès dans le fameux parc des Gazelles.

Je vais m'appuyer sur un commentaire qui a été fait par un Guéshé Guélougpa qui s'appelle Tashi Tséring : « Les quatre vérités des Nobles Aryas ». Ce Guéshé réside en Angleterre et il a bien adapté son commentaire à notre système d'apprentissage. Il a fait un travail de transposition. Sa présentation est simple d'accès. Mais il y a beaucoup d'autres livres sur ce sujet.

Ce texte va donc donner un commentaire du premier cycle d'enseignements que le Bouddha a donné à Bénarès. C'est un cycle d'enseignements qui s'est passé sur plusieurs années. Il y a ces Quatre vérités et nous, ici, on va voir plus particulièrement la quatrième, c.-à-d. la Vérité du chemin qui mène à la cessation de la souffrance.

*« Voici, Ô Moines, la noble vérité sur le sentier qui conduit à la cessation de la souffrance. C'est le noble octuple sentier, à savoir la vue juste, la pensée juste, la parole juste, l'action juste, le moyen d'existence juste, l'effort juste, l'attention juste et la concentration juste. Avec la compréhension, ceci est la noble vérité sur le chemin qui conduit à la cessation de la souffrance. Cette noble vérité qui conduit à la cessation de la souffrance doit être développée et pratiquée. Cette noble vérité qui conduit à la cessation de la souffrance a été développée et pratiquée. Ô Moines, dans les choses qui n'avaient pas été entendues auparavant s'élevèrent en moi la vision, la connaissance, la sagesse, la science et la lumière. »*

C'est très typique des Soutras, il y a beaucoup de répétitions avec juste une petite variante. On voit que cette noble vérité sur le chemin doit être développée et pratiquée : elle doit être connue et mise en application. Il y a trois mouvements : le premier est de bien comprendre ce qu'est ce chemin octuple, ensuite la nécessité de développer et pratiquer ce chemin et troisièmement, l'ayant pratiqué, en connaître les fruits et l'aboutissement.

Il est intéressant de noter que l'auteur dit ici que cette version du Soutra est traduite du Pali. Parmi les différentes langues de l'Inde ancienne, il y avait une langue sacrée qui était utilisée uniquement par les Brahmanes et qu'on appelle le Sanskrit. D'autres langues sont apparues ensuite, plus quotidiennes. On se pose toujours la question de la langue que parlait le Bouddha. Les érudits, les linguistes s'accordent plus ou moins sur le fait qu'il parlait la langue de la région où il a atteint l'éveil et où il a enseigné qui s'appelait le Magadha et donc, il parlait sans doute le Mâgadhî. Ce qui est important à noter, c'est qu'il parlait cette langue commune et non pas le Sanskrit qui était une langue d'élite qui n'était donc pas connue ni pratiquée par l'ensemble du peuple. Il souhaitait que son enseignement soit donné dans une langue qui soit intelligible pour tous et qui puisse être traduite dans toutes les autres langues.

C'est important pour nous à un moment de transposition. Ça a été fait entre l'Inde et le Tibet : cela a pris quelques générations pour traduire et créer une nouvelle terminologie pour que les gens du Tibet puissent comprendre cet enseignement. Ça s'est fait aussi en Chine, au Japon, au Vietnam, en Birmanie : tous les pays qui ont accueilli l'enseignement du Bouddha ont fait cet effort de traduction et de transposition. J'utilise le mot transposition parce que c'est plus qu'une traduction, c'est une acculturation. C'est une adaptation à une culture ambiante avec une terminologie propre : parfois il y a des équivalences dans les termes et parfois non et il faudra réinventer des termes plus adaptés à notre compréhension.

Le Bouddha, donc, parlait cette langue Mâgadhî et pendant plusieurs siècles l'enseignement n'a pas été consigné par écrit. C'est un enseignement oral et, du temps du Bouddha, c'était des sermons, des dialogues, des explications, des réponses. Après son décès, ses disciples principaux se sont rassemblés et ont essayé de vérifier leurs souvenirs de ce que le Bouddha avait enseigné. Il y a eu une sorte de partage et de croisement des mémoires. Tout ça de façon orale. D'ailleurs, lorsqu'on lit les Soutras, on trouve toujours en introduction : « Ainsi ai-je entendu, en tel endroit, à telle occasion », puis le Sutra commence. C'est le rappel d'une mémoire qui a ensuite été transmise oralement jusqu'au moment où les conditions environnantes ont mis en danger le capital mémoire : des guerres, des épidémies, des famines... Ce savoir était tenu par la Sangha qui se réunissait régulièrement et chantant ces stances qui étaient tantôt en vers, tantôt en prose. Ils chantaient, récitaient, psalmodiaient et les transmettaient oralement.

A un moment, il y a eu un danger dans la préservation de l'oralité parce qu'il n'y avait plus assez de ressources pour garder vivante cette transmission. Là, on a commencé à écrire et on a utilisé une écriture un peu plus sacrée que la langue commune, le Pali. On a donc consigné tous les enseignements du Bouddha en Pali et c'est devenu ce qu'on appelle le « Canon Pali », c.-à-d. l'ensemble des enseignements du Bouddha en Pali. Certaines des traductions ont été faites à partir du Pali qui est la base des enseignements tels qu'ils sont donnés dans le sud-est asiatique dans la tradition du Théravada : au Sri Lanka, en Birmanie, en Thaïlande etc.

L'auteur nous dit : « *dans cette version du Sutra qui est traduite du Pali, le premier stade de la nature de la vérité du chemin qui mène à la cessation est décrit comme étant le Noble chemin octuple* ». En effet, dans le Canon Pali quand on parle du chemin, c'est le chemin octuple.

« *Ceci diffère de la traduction tibétaine et sanskrite* ». Ultérieurement il y a eu des traductions en sanskrit, notamment avec de grands penseurs comme Nagarjuna au II<sup>ème</sup> siècle et donc on a deux archives, une en Pali et une en Sanskrit avec quelques petites divergences. Le tibétain est venu plusieurs siècles plus tard, il a été essentiellement traduit depuis le Sanskrit, comme le chinois et japonais. Il est à remarquer que dans la traduction tibétaine venant donc du sanskrit, il n'est fait aucune mention du Noble chemin octuple.

Parfois quand je discute avec mes amis du Théravada, ils me demandent « est-ce que tu enseignes l'octuple chemin ? ». Je leur dis « oui, mais pas dans la tradition tibétaine venant du sanskrit ». Cela peut paraître inquiétant qu'un élément aussi important ait disparu. Bien que, dans le Bouddhisme tel qu'il s'est développé au Tibet sur la base des enseignements en sanskrit, on n'insiste pas souvent sur ce Noble octuple chemin en tant que partie essentielle

du chemin. Il est, en fait, enseigné de façon implicite comme étant une partie d'un autre enseignement que l'on appelle les « Trente-sept facteurs de l'éveil ». C'est une liste de qualités à développer qui seront les causes de l'éveil, un des groupes de chemins qui conduisent à la cessation.

Nous sommes dans une période intéressante puisque nous avons accès au Canon pali et aussi nous avons accès aux textes qui viennent du sanskrit, soit en tibétain soit en chinois et on s'aperçoit que certains encyclopédistes ont mis l'accent sur tels ou tels aspects et ont réparti tous les enseignements du Bouddha selon des modalités différentes. C'est important de comprendre cela sinon on peut penser qu'une tradition a tous les éléments des enseignements du Bouddha et que l'autre ne les aurait pas. Ils sont simplement répartis différemment. L'accent n'est pas mis sur le Noble octuple sentier dans les traditions du nord de l'Inde, les traditions du Mahayana, le grand véhicule mais c'est quand même présent dans une autre répartition de ces qualités d'éveil.

Dans le cadre d'un Bouddhisme qui a été véhiculé par la langue tibétaine, donc du sanskrit, on va aller chercher dans le Théravada la description de cet Octuple sentier. C'est important de savoir ça parce que, de nos jours, on a tendance à penser en termes de petit ou de grand véhicule, le Mahayana et le Théravada (appelé aussi « véhicule des anciens » ou « véhicule des auditeurs »). Regardons la transmission des enseignements du Bouddha : le Bouddha a donné un enseignement. Chacun l'a entendu avec son aspiration et ses capacités. Il y a eu des interprétations différentes qui se sont faites sur le contenu de l'enseignement mais aussi au travers du temps. Au travers du temps, il y a eu des courants : les gens qui pensaient similairement ont eu tendance à se rassembler et à transmettre ce qui leur paraissait important en mettant l'accent dessus et après plusieurs siècles c.-à-d. depuis la mort du Bouddha jusqu'au 8ème siècle, il y a eu énormément d'interprétations et les choses ont été structurées dans des systèmes de pensées. Quand on revient à l'origine, il y a un terme qui revient souvent qui est « Ekadharma » ce qui veut dire un seul Dharma, avec des compréhensions différentes, avec des points particuliers mis en lumière, avec des systèmes d'encyclopédies qui créent des listes différentes.

Quand on avance dans le temps, on s'aperçoit qu'il y a deux grands courants : le premier est, pourrait-on dire pour simplifier, très fondé sur la nécessité de s'affranchir de la souffrance au plus vite, dans cette existence et, si possible, atteindre l'état d'Arhat. L'Arhat, c'est celui qui s'est défait de l'ennemi : l'ennemi; ce sont les afflictions mentales, l'ignorance etc. C'est donc quelqu'un qui est très engagé dans la libération mais dans un mouvement plutôt personnel. On travaille à sa propre libération.

Le second courant est une approche plus universelle qui s'appuie sur la compréhension de l'interdépendance, c.-à-d. que tous les êtres sont en lien et en interaction. L'éveil reste au cœur de la démarche mais il est vu comme nécessairement universel. On n'est pas dans une obtention de son éveil personnel, on est dans l'idée de créer les conditions pour que tous les êtres atteignent l'éveil et, quelque part, l'éveil individuel et personnel est un bienfait collatéral. Il arrive avec les conditions que l'on met en place pour aider l'autre à prendre conscience de sa souffrance, à avancer sur le chemin etc.

Ce sont deux approches qui sont, somme toute, assez différentes mais qui ont toutes, comme fondement, les enseignements du Bouddha.

Dans le véhicule universel (Mahayana), Yana veut dire véhicule, ce qui emmène les gens et maha veut dire vaste, grand, universel. L'autre véhicule est appelé en sanskrit Shrivakayana : Shrivaka veut dire auditeur, cela fait référence au fait que c'est une transmission orale qui nous vient des anciens. Les aînés font part de l'enseignement aux cadets, les cadets écoutent et suivent les instructions fidèlement. On suit soit ce qui est dit littéralement dans les Soutras, c.-à-d. les enseignements du Bouddha, soit ce qui est dit dans les encyclopédies qui ont écrites par les générations suivantes. On s'appuie donc soit sur les textes, soit sur les commentaires.

Une grande importance est apportée à la Sangha parce qu'elle est la base du Dharma. Elle est le groupe qui maintient vivant l'enseignement, tant les vues que l'expérience. Elle fait passer les deux types d'enseignements : l'enseignement scripturaire des textes le plus fidèlement possible par rapport aux Soutras du Bouddha et les commentaires qui ont organisé de façon encyclopédique ces enseignements. La communauté des amis spirituels (Sangha) est vraiment vitale pour cette transmission. C'est pour cela qu'on utilise aussi le mot Théravada qui veut dire le Chemin des anciens. On s'appuie beaucoup sur l'expérience des anciens. On écoute, on suit à la lettre les instructions qui sont transmises par les anciens comme celles qui sont dans les références scripturaires. On s'inspire de leur expérience. Voilà, c'est l'approche Théravada qu'on appelle aussi Shrivakayana.

Parfois, dans le monde du Mahayana, on regarde le monde des Auditeurs avec un peu de condescendance. Mais il y a réciprocité parce que d'aucuns dans le monde du Théravada considèrent le monde du Mahayana un peu comme des affabulateurs qui ont rajouté des choses : il y a des problèmes d'accord par rapport aux textes d'origine. Le monde du Grand véhicule s'accorde en général à reconnaître l'ensemble des textes, y compris les textes du Théravada, comme étant valides. Mais ce n'est pas toujours réciproque.

Ce genre de problème s'élève du fait de la distance du temps et une sorte d'imagination de ce que les autres pensent et de comment ils vivent l'enseignement du Bouddha. Ici, en Europe, on a l'Union Bouddhiste Française (UBF) et l'Union Bouddhiste Européenne (UBE) et tous les véhicules se rencontrent et on s'aperçoit que les gens du Théravada ont beaucoup de compassion et que le Grand Véhicule n'en a pas le monopole ! On va donc dépasser un peu tout ça et il y a, en ce moment, des mouvements de retour à l'unité du Dharma. Moi je pense qu'il est important de comprendre les différences, de comprendre pourquoi historiquement on pense différemment et il n'est peut-être pas nécessaire de réaliser une sorte de syncrétisme où tout serait dans une vision unifiée et correcte. C'est un travers de notre époque : il faut systématiser et que cela soit « politiquement correct ». Pourquoi ne pas penser différemment ? Nous sommes tous très différents et nous avons tous une vision du monde qui est très personnelle. Pourquoi cela ne s'appliquerait pas à l'enseignement du Bouddha ? Ce n'est pas un problème en soi ! Au contraire, avoir des différences et échanger entre nous, nous permet par un débat constructif d'affiner notre compréhension et d'élaguer dans nos théories et nos concepts ce qui n'est pas valide.

Comment s'exprime la compassion dans le véhicule des Auditeurs ? C'est un véhicule très pragmatique. « La maison est en feu, la sortie est là, j'y vais ! » Le Mahayana va dire : « La maison est en feu, essayons d'emmener tout le monde vers la sortie ». Le principe de base est de faire que nous soyons tous dehors le plus rapidement possible car la maison est en feu.

Dans le véhicule des Auditeurs, la compassion s'exprime de façon pratique et implicite en montrant l'exemple. On se retire des activités mondaines, on se concentre sur une ligne claire d'actions, on possède très peu (les moines et les moniales ont onze ou douze objets : robes, bols, tapis pour la prière...), on va vers le minimalisme de la possession matérielle, on prend un repas par jour généralement offert par la communauté laïque. Il y a une sorte de générosité croisée qui s'installe dès le matin où la communauté monastique fait des souhaits pour la communauté laïque qui fait des offrandes. Ces moines et moniales qui viennent solliciter la générosité nous font penser qu'il n'y a peut-être pas que le travail et la vie familiale dans la vie. Cela ouvre une perspective, c'est un bon exemple et aussi un rappel de voir ces hommes et ces femmes qui incarnent au plus près l'idéal enseigné par le Bouddha.

Ce sont des exemples pour nous, même si on n'est pas prêt à suivre cet exemple aussi radicalement. On peut s'approcher de cet idéal et en tirer un grand bienfait. Et puis, quand on est plus mûr et moins pris par les responsabilités, on peut franchir le pas et se dire : « je vais suivre leur exemple ». Donc moi je le lis comme une compassion par l'exemple. « Voilà comment on suit le chemin et, éventuellement, on s'affranchit de la souffrance ». C'est une vie qui s'appuie vraiment sur les Quatre nobles vérités. On prend bien conscience de la souffrance, on voit que c'est l'attachement, l'avidité, la colère et la confusion mentale qui créent la souffrance. On essaye de s'en extraire. On s'interdit tout ce qui va aller dans le sens de ces afflictions mentales. On simplifie sa vie et on suit le triple entraînement de l'éthique, de la méditation et du discernement. On suit au plus près les enseignements du Bouddha.

C'est une voie qui fonctionne et la compassion est présente parce que si on veut joindre cette Sangha bienveillante, on peut la joindre à n'importe quel moment.

La base philosophique de cette approche, c'est que le samsara (l'existence conditionnée) qui est la base de toutes les souffrances qui naissent de l'ignorance et des trois afflictions mentales majeures (attachement, aversion et confusion mentale) est quelque chose qui doit être abandonné. A l'inverse, le Nirvana qui est la cessation de la souffrance en tant qu'effet par la réduction progressive des causes de la souffrance doit être à obtenir. L'idée d'extinction de la souffrance est comme une lampe dont l'huile est progressivement consumée et on n'en rajoute pas et donc la flamme s'éteint faute de combustible.

Cette approche objectifie le Samara et le Nirvana. Cette pratique se fait essentiellement sur un objectif qui est de comprendre que le soi de l'individu que l'on conçoit comme étant quelque chose de stable, indivisible et autonome, ayant une sorte d'existence substantielle, n'est pas ce que l'on pense qu'il est. On va travailler beaucoup sur le principe des agrégats pour comprendre que l'expérience du soi se fait au travers d'un réseau interdépendant d'un certain nombre d'éléments psycho-physiques. Les choses qui appartiennent au domaine des sens (par exemple les objets visuels) et la conscience de ces objets visuels, c'est ce qu'on appelle les cinq agrégats (ou skandhas en sanskrit).

Dans cette perspective, on peut très bien atteindre ce que l'on conçoit comme l'éveil plein et total par la méditation sur l'absence de soi, l'absence d'une sorte d'entité fondamentale qu'on appelle « soi ». La vision du non soi de l'individu sera cet élément libérateur. Le Nirvana est une sorte d'« objet » que le « sujet » doit atteindre.

Dans le Mahayana, l'approche est sensiblement différente. Un des enseignements fondateurs du Grand Véhicule, c'est la Prajnaparamita, la perfection de la sagesse transcendante qui est la réalisation de l'essence vide de tous les phénomènes.

Dans cette perspective, le Samsara et le Nirvana ne sont plus perçus comme quelque chose à abandonner pour l'un et à obtenir pour l'autre mais sont vus comme les aspects d'ignorance et de sagesse de l'esprit. Le moyen de s'affranchir du Samsara, c'est de reconnaître qu'il n'est pas essentiellement différent du Nirvana en comprenant que ces deux apparaissent dans le mode relatif comme des contrastes mais n'ont pas d'existence propre. La libération, c.-à-d. le plein et parfait éveil, s'accomplit au travers de la réalisation de la vacuité. On peut utiliser la production interdépendante comme synonyme de la vacuité, le fait que rien n'existe en soi de façon indépendante et pérenne mais que tout apparaît dans un mouvement de constants changements et de réorganisations. Sous l'impulsion de causes et d'effets, il y a une sorte de « tissage » de l'événement qui inclut le soi de l'individu qui perçoit l'objet (le soi des phénomènes) et c'est par la réalisation de cette vacuité du soi de l'individu et la vacuité du soi des phénomènes et la compréhension de leur manifestation par le jeu des interdépendances que l'on va vraiment se libérer.

C'est une différence d'interprétation qui s'appuie sur les enseignements du Bouddha. C'est une différence philosophique importante qui va motiver la méditation. Les méditations des deux courants vont être différentes parce qu'elles s'appuient sur des vues sensiblement différentes et donc la mise en pratique va être aussi différente.

Dans le Grand véhicule, on va comprendre comme étant les vertus cardinales, la compassion et la sagesse du vide, indissociablement unies en synergie. La sagesse, c'est la réalisation de la vacuité. On vise à la libération de l'ensemble des êtres. C'est un projet plus large et sur un plus long terme.

Dans le Théravada, comme on considère le Samsara comme étant source de souffrance, on va aller vers le Nirvana et le Nirvana, c'est réaliser le non soi de l'individu. On ne trouve pas le « moi » dans le corps, ni dans les perceptions, ni dans les sensations et si on regarde les phénomènes on voit aussi qu'ils n'ont pas de solidité dans le sens de quelque chose qui ne peut pas être divisé.

Si on regarde un livre, par exemple, qu'est-ce que le livre ? La couverture ? La quatrième ? La tranche ? Les pages ? Le livre n'est pas trouvé dans aucun des éléments qui le composent. La page elle-même, c'est un morceau de papier avec des caractères imprimés. Si on décompose à l'infini ce que l'on pense être une entité, on s'aperçoit que cette « entité » n'est rien d'autre qu'une convention nominale. Mais on perd de vue que ce n'est qu'un nom qui ne recouvre aucune réalité. Si le livre n'est pas trouvé dans aucun des éléments qui le composent, comment pourrait-il être trouvé dans la somme des éléments qui le composent ?

Le « livre » est une convention nominale, une façon de parler, comme le « soi » est une façon de parler mais cela ne recouvre pas une réalité solide, autonome, immuable et indivisible.

C'est aussi comme ça que l'on perçoit le soi. « J'avance dans l'âge, je voyage dans le temps et l'espace ». Tout ça, ce sont des représentations mentales qui ne correspondent à aucune réalité.

Dans cette perspective, on trace une route personnelle vers l'éveil, en montrant l'exemple pour que d'autres nous suivent (c'est la forme de compassion) mais on va essayer d'aller très rapidement vers cette libération. Là, il n'est pas question de compréhension de la vacuité comme l'entend le Grand véhicule mais de comprendre que ce soi est dépourvu de solidité et d'entité. Il est composé d'infimes particules de matière et l'esprit est composé de moments très courts de conscience. On voit que tout ça est composé, finalement. On se défait de la saisie de la solidité du soi de l'individu.

On parle de l'action du « je » alors qu'on n'a pas sérieusement cerné qui était le « je ». Donc, dans cette approche, ce que l'on va faire, c'est une déconstruction. Une des pratiques fondamentales, en termes de méditation, ça va être le placement de l'attention sur différents points. Est-ce que ce « moi », que je pense solide, permanent et indivisible que je dois défendre, qui a droit à toutes les satisfactions du monde et qui a le droit d'éviter toutes les souffrances du monde, est quelque part dans le corps ? On s'accorde sur le fait que je tiens un « livre » dans ma main mais c'est une vérité conventionnelle. Cette convention, on ne la voit pas. On voit la solidité qui est la représentation mentale : « ceci est un livre et il est à moi ». Il y a là deux affirmations qu'on n'a jamais vraiment vérifiées : est-ce qu'il y a un « moi » et est-ce qu'il y a un « livre » ? S'il n'y a pas de « moi » ni de « livre », comment peut-il y avoir de possession de livre par moi ?

C'est important parce que, si quelqu'un vole mon livre, je peux vouloir défendre « mon livre » et peut-être agresser cette personne qui me vole. Sur la base de cette approximation, sur cette convention nominale qui est devenue une réalité objective, vont s'élever le désir, le rejet, la colère etc., tout un panel d'émotions qui vont me pousser à dire et à faire des choses qui seront des causes pour davantage de souffrance et on va intensifier le problème sur la base de postulats qui n'ont pas été vérifiés.

Donc, la première chose que l'on fait dans ce véhicule des Auditeurs, c'est de vérifier les postulats : « je » suis né, « je » vieillis, « je » suis malade, « je » meurs. Si on comprend que ce moi n'a pas d'existence substantielle, autonome, indivisible mais qu'il est une expérience dont l'esprit est conscient, sur lequel l'esprit va surimposer l'idée d'un sujet qui existe en tant qu'entité. S'il n'y a pas cette saisie du soi comme étant une entité solide, indépendante et permanente, on ne peut pas échafauder tout ce qui vient après.

La libération n'est pas simplement dans la compréhension intellectuelle ni dans la décomposition de ce qu'on appelle le soi : elle va résider dans l'expérience de ça. On va passer au travers des trois phases : l'acquisition de l'information, puis on va essayer de faire sienne cette information et ensuite on va l'expérimenter dans son vécu. Quand on a pleinement stabilisé cette expérience, on arrive à l'état d'Arhat, c.-à-d. celui ou celle qui a



conquis « l'ennemi » qui est la saisie du soi et tout ce qui vient avec les afflictions mentales, les actions et la cause des actions.

*Question (inaudible)*

Si la décomposition nous montre que le livre n'existe dans aucun des éléments, comment pourrait-il exister dans la somme de ces éléments ? Le livre est un concept. La table est un concept, comme le verre d'eau et moi-même. On parle aussi de représentation mentale.

Le problème dans cette vision serait de dire que, dans une fraction infime du temps, ce livre existerait. Au moment du croisement de tous les faisceaux auxquels le livre participe, ce livre existerait ? Mais dans aucun des éléments qui participent à sa création, il n'est trouvé : ni dans la matière, ni dans le temps. C'est une représentation mentale.

Cette approche est du déconstructivisme qui va nous permettre de comprendre qu'on s'appuie avant tout sur la croyance et la saisie d'une représentation mentale comme étant existante de façon absolue.

Dans le Grand Véhicule, on va introduire un autre aspect qui n'est pas dans le véhicule des Auditeurs qui est la notion de vérité relative et de vérité absolue. Dans le véhicule des Auditeurs, on n'a pas besoin de ça : il suffit de réaliser que rien n'est solide et que tout est soit une composition d'atomes, soit une conscience de l'instant qui s'évapore à peine est-elle née et la libération est vue et vécue comme cela.

*Question (inaudible)*

Le mot « vacuité » nous emmène vers le rien. Il y a un problème avec ce mot. Il faut comprendre que le mot « vacuité » est synonyme de « production interdépendante ». Par exemple, ce livre est vide de « livrité » mais il se manifeste par un réseau infini de causes et de conditions interdépendantes. Cette compréhension de l'interdépendance fait que l'on réalise que nous sommes liés à l'ensemble des êtres. Notre gratitude, notre compassion et notre bienveillance s'appuient sur cette réalisation. Il y a un flot de générosité et de créativité qui fait que je suis ce que je suis et qui me permet de concevoir et de voir ce livre. Sur cette base-là s'élève une gratitude, une bienveillance universelle et un désir de libérer tous les êtres de l'ignorance qui nous pousse à penser en termes d'entités. Nous ne sommes pas dans un mode de blocs en opposition, nous sommes dans un réseau d'interdépendances.

*Question (inaudible)*

Dans tous les écrits bouddhistes, la loi de causalité (ce qui régit la relation entre l'acte et les effets) est importante et on nous met en garde contre une forme de légèreté par rapport à ça. Dans le Grand véhicule, on va avoir une approche un peu différente : tant qu'on n'a pas réalisé le sens ultime, c.-à-d. que toute cette manifestation relative n'existe que de façon subjective dans la méprise de l'esprit qui la conçoit, il faut faire très attention à la relation entre la cause et l'acte.

La loi de causalité s'inscrit dans ce qu'on appelle les « douze liens d'interdépendance » qui montrent comment le ceci amène le cela. Les actions qui sont accomplies sous l'influence ou l'impulsion positive ou négative auront une charge en tant qu'effet qui sera de même nature. Donc nous créons par nos actions présentes les conditions de nos expériences futures. Nous vivons, dans cet instant présent, l'effet des actions créées dans notre passé. Il faut donc être très attentif et appliquer le discernement sur les pensées, les paroles et les actions de façon à imprimer dans l'esprit profond des traces qui soient bienveillantes et sages, plutôt que des traces qui soient égoïstes, agressives et avides parce que ces graines vont ressurgir et vont créer des conditions conflictuelles. On ne pourra pas voir la nature de la réalité à cause de l'écran de fumée créé par la souffrance et la difficulté à gérer ses effets qui viennent de causes antérieures.

*Question (inaudible)*

Effectivement, c'est sur la base de la saisie d'un soi, entité qui existe, que sont créées les actions qui tendent à protéger ou satisfaire ce soi et qui auront des effets tantôt positifs, tantôt négatifs en fonction de la charge émotionnelle qui est mise sur l'action. Par rapport à l'idée de personne qui voyage dans le temps, c'est un peu plus compliqué que ça parce que, s'il n'y a pas vraiment de personne qui accomplit l'acte, est-ce qu'il y a une individualité qui perdure et qui va récupérer plus tard les conséquences des actions qu'elle a réalisées antérieurement ? Tout cela tisse une trame d'ignorance qui fait que les causes et les effets sont reliés mais, parmi les effets, il y aura le sentiment d'exister en tant qu'individu. L'individualité, qui est une erreur d'appréciation, va perdurer. Pour assurer que c'est la même personne, il faudrait prouver que la personne « existe » déjà maintenant alors que la méditation tend à prouver que le soi n'existe pas ! Le soi n'existe pas mais l'illusion d'un soi crée le sentiment d'une continuité.

*Question sur le non soi.*

Le non-soi du véhicule des Auditeurs est réalisé principalement sur la base de la réalisation du non-soi de l'individu. Le non-soi des phénomènes n'est pas approché. Très pragmatiquement, on se dit que si on défait le nœud du problème, le reste n'a pas trop d'importance. On est toujours dans cette logique du pragmatisme et de l'efficacité ; c'est ce que j'aime beaucoup dans le véhicule des Auditeurs. C'est très pratique et très efficace si on l'applique vraiment. Là où il y a des différences, c'est que le Mahayana ne conçoit pas l'éveil des Auditeurs comme étant le plein et parfait éveil. Dans les textes du Mahayana, on décrit que « par le chemin des Auditeurs, on va se défaire de trois des quatre voiles majeurs ».

On a quatre voiles majeurs qui nous empêchent de voir la réalité. Le premier voile est le voile des **afflictions** : l'agression, l'avidité, confusion mentale. Le deuxième voile est celui des **résultats karmiques**. Le troisième est celui des **habitudes** et des tendances fondamentales qui viennent de la répétition des actes et deviennent un réflexe. Le quatrième voile est le voile du **connaissable**, c.-à-d. que la relation entre le sujet et l'objet est toujours teintée de dualisme. La conscience affligée fait que chaque instant de conscience est fragmenté. Dans le terme tibétain comme dans le terme sanskrit, c'est bien représenté : « vijñana » en sanskrit, « nampar shépa » en tibétain. « Shepa » et « ñana », c'est savoir. « Vi » et « nampar veulent dire « divisant ».

Chaque instant de conscience, au travers des sens ou de la conscience mentale, est divisé et il n'y a pas un moment où on ne pense pas en termes de sujet-objet. C'est l'effet de cette septième conscience qui est la conscience affligée. Elle pense en termes de « moi » et de « ce qui n'est pas moi » et aussi en termes de « mon intérêt supérieur ».

Pour le Mahayana, dans la voie des Auditeurs, on va se défaire du voile des afflictions. On va travailler sur ça par l'éthique et la méditation. On va se défaire du voile du karma par extinction : ne créant plus les causes pour les effets, les effets disparaissent faute de causes. Il y a cette constante avidité et cette soif qui sont réduites et asséchées. On se défait aussi des grandes tendances habituelles. On travaille sur les actions et sur les grands courants inconscients qui nous poussent à faire les mêmes choses et à réagir de façon compulsive. Mais, pour le Mahayana, le voile cognitif et dualiste n'est pas défait parce qu'on ne s'est pas posé la question du soi des phénomènes. On n'a pas compris que le soi de l'individu et le soi des phénomènes n'existent que dans l'interaction. « Je » regarde la fleur, « je » définit la fleur. La fleur me définit en tant qu'observateur de la fleur. Il y a, là, une sorte de consolidation de l'illusion dans le moment de conscience.

### *Question (inamenable)*

Je lis beaucoup du point de vue du Mahayana. J'essaie de m'informer du point de vue du Théravada pour essayer de réduire le fossé. Cette différence d'interprétation, je l'ai trouvée dans le IXème chapitre du Bodhicaryavatara de Shantideva, qui est l'archétype du texte Mahayana. Il décrit que, dans le véhicule des Auditeurs, le Nirvana est une chose à obtenir, le Samsara est une chose à abandonner alors que dans le véhicule du Mahayana, l'un et l'autre sont simplement des contrastes d'une réalité relative qui n'a pas d'existence de fond. Dans la dimension absolue, ils n'ont pas d'existence. On n'est pas dans « abandonner et obtenir », c'est une différence fondamentale. On est dans une optique qui va être la réalisation de la vacuité de tous les phénomènes et l'interdépendance du sujet-objet pour le Mahayana alors que, dans le Théravada, on va être plutôt dans la compréhension du non-soi de l'individu qui est perçu comme une sorte de clé de voûte de toute l'illusion. Si on défait tout ça, tout le reste tombe. Ce qui n'est pas faux, d'une certaine manière ! Reste quand même la question du soi des phénomènes et de l'interdépendance et de la vacuité.

Le mot vacuité peut apparaître dans les textes des Auditeurs mais c'est plutôt dépourvu de solidité puisque c'est composé de particules, d'atomes et la conscience que l'on en a dans d'infimes moments de conscience. Mais le tissu dont sont faits les atomes n'est pas approché. C'est un peu comme un saut de la physique relativiste à la physique quantique. On passe à une autre perception des choses.

La voie et le fruit des Auditeurs ne sont pas à négliger. Elle n'est certainement pas à considérer comme une demi-mesure : on peut souhaiter à tout le monde d'arriver à cette libération du soi.

Les encyclopédistes aiment bien faire des listes. Dans le Mahayana, on va décrire la progression sous la forme de cinq chemins ou bien dix niveaux d'éveil. La réalisation de l'Arhat (c.-à-d. le fruit du véhicule des Auditeurs) est évaluée pour les tenants du Mahayana,

en termes de méditation, au septième niveau de Bodhisattva, c'est-à-dire trois niveaux avant l'éveil. C'est énorme !

En termes de compassion et d'engagement, puisqu'on n'a pas mis l'accent sur l'interdépendance au cours du chemin des Auditeurs, la réalisation est moindre que celle du Bodhisattva du septième niveau. Mais en termes de méditation, c'est quand même très élevé ! C'est pour cela que la condescendance de certains « Mahayanistes » est plutôt mal venue !

*Question :*

Nagarjuna a une très belle citation sur ça. Il dit : « si la vérité relative et la vérité absolue sont pour nous paradoxales, ce n'est pas l'éveil. Si la vérité relative et la vérité absolue ne sont plus paradoxales, c'est l'éveil ». Cette relation entre le relatif et l'absolu est un de l'éléments-clé de la voie du Grand véhicule et ça a une incidence aussi bien en termes de sagesse que de compassion. En termes de sagesse, tout est dépourvu d'essence et de solidité puisque tout n'existe que dans la production interdépendante. Ce qui fait d'ailleurs que tout est possible. Nagarjuna a dit : « c'est parce que rien n'existe ontologiquement que tout est possible ». Si quelque chose existait de façon intrinsèque, il serait figé comme tel depuis toujours et pour toujours, donc la création et le changement seraient impossibles.

Si on constate que l'une des lois qui régit notre expérience est l'impermanence, de facto, par le fait de la constatation de l'impermanence, on montre que les choses ne sont pas intrinsèquement permanentes ni immuables. En termes de sagesse et de vision, c'est extrêmement important mais en termes de compassion également. Il n'y a pas un soi de l'individu à mettre en avant. Il y a des êtres qui souffrent par la non-reconnaissance de la nature illusoire de leur souffrance. Là, on a une compassion qui est beaucoup plus importante que la compassion ordinaire qui prend pour objet la souffrance des êtres. Là, on a une compassion qui prend pour objet la structure dans laquelle la souffrance des êtres est possible. Cette vue philosophique a une incidence directe sur la méditation et sur l'action.

On peut trouver un peu rébarbatifs tous ces sujets : les quatre écoles, les vues philosophiques et l'histoire de tout ça. Voir comment tout ça évolue, voir comment on part d'un enseignement unique du Bouddha et comment on a toutes ces interprétations parce que nous sommes différents.

*Question :*

Il est important, en effet, de faire siennes ces idées plutôt que de répéter les idées d'un autre. La méditation va ensuite permettre de tirer de cette nourriture l'énergie qui fait que notre réalisation devient immuable. Il est important de vraiment questionner la chose, ce n'est pas de la porcelaine !

C'est toute l'expérience de l'enseignement : on est sur les épaules d'un géant mais ça reste quand même une connaissance intellectuelle. Il n'est pas question de refaire 2500 ans de chemin, c'est faire l'expérience qui a été faite par chaque génération depuis 2500 ans. Il y a une accumulation de savoirs, de savoir-faire, un affinement d'une méthodologie, l'accent qui est mis sur certains points. Certains des détenteurs de ces enseignements auront travaillé à

leur simplification, d'autres à l'élaboration et tout ça, c'est un trésor qui est disponible. On s'appuie sur ça et on n'invente rien. Personne n'a le temps, la disponibilité et peut-être la capacité intellectuelle de maîtriser l'ensemble des enseignements. Mais, comme je le disais précédemment, l'ADN de l'éveil se trouve dans chacun des détails qui forment la somme de l'enseignement.

Ce qui est intéressant lorsque l'on travaille sur l'ensemble, c'est de voir la cybernétique du Dharma, comment les choses sont en causalité mutuelle et comment elles se répondent. Il est intéressant de voir qu'il y a une intention derrière tous les enseignements du Bouddha. On peut prendre une intention et la retrouver dans tous les enseignements du Bouddha. Là où l'aide des anciens est importante, c'est qu'ils peuvent nous dire : « toi, si tu travailles sur ce point-là, ça sera beaucoup plus efficace ». On gagne du temps plutôt que de chercher dans toutes les directions et nous perdre dans ce qui nous paraît un paradoxe ou une contradiction alors que, en fait, tout est dans l'intégration. A partir du moment où on a la « grande image », on voit la cybernétique, les causalités mutuelles et l'intégration des éléments du Dharma. Donc, on voit que si on travaille sur un point quel qu'il soit très profondément, on est lié au reste. On n'a pas besoin de craindre d'oublier un point important.

*Question : qu'est-ce qu'on entend par souffrance ?*

Ce sont les souffrances liées à notre vie comme la naissance, la vieillesse, la maladie et la mort. La souffrance, c'est ce que le soi de l'individu reconnaît comme étant déplaisant.

La bienveillance doit commencer par soi-même. Il y a plusieurs enseignements, notamment dans ce grand genre du Mahayana qu'est « l'Entraînement de l'esprit » où on dit que la prise en charge de la souffrance commence par la nôtre propre. Il faut donc régler en soi le problème. On travaille sur nous pour les autres. On ne peut pas s'oublier de façon un peu névrotique et penser que l'on va avoir une vraie compassion et une vraie bienveillance pour les autres puisqu'on n'a pas été encore à même de témoigner envers soi-même de cette bienveillance. Le fait de bien comprendre la souffrance et en particulier bien voir la nôtre, nous permet de comprendre la souffrance d'autrui, même si elle est différente. Chaque forme de souffrance est une subjectivité : pour certaines personnes telle chose va être intolérable et pour d'autres, ce sera juste difficile. Les interprétations de la souffrance sont très personnelles. La souffrance se place dans la vérité conventionnelle et relative. Dans l'absolu, il n'y a ni souffrance ni plaisir. Dans l'absolu, il n'y a rien qui soit des contrastes qui existent dans le relatif.

*Question :*

Oui, rentrer en contact avec le terrain fondamental, qu'on peut appeler la « conscience fondamentale », et relâcher l'activité de la conscience mentale qui discrimine moi, les autres, ceci et cela, va nous permettre effectivement de nous ressourcer dans cette vérité absolue mais, au passage, le sens de soi va s'effacer. Ce n'est donc pas un acquis personnel mais c'est une libération.

Par ailleurs, le fait de « se reconnecter à un savoir universel » me pose problème. Cela voudrait dire que ce savoir est objectifié et qu'il existerait dans une sorte de grande

bibliothèque où les choses seraient là en permanence. J'ai un peu de mal avec l'idée d'objectivisation de la mémoire : ça voudrait dire qu'elle existe dans le temps de façon permanente et immuable. Lorsqu'on s'appuie sur le terrain fondamental, il y a une expérience qui s'élève qui nous fait comprendre l'illusion dans laquelle on se trouve. Cela peut aviver des mémoires dans le chemin de l'Arhat. On dit que lorsqu'il (ou elle) est sur le point d'atteindre cet état de libération, au cours des derniers instants, le dernier jour, la dernière nuit, il y a une sorte de mémoire de tout ce que l'on a vécu. Une sorte de rappel de toutes ces aventures antérieures. Avant ce grand moment de libération où le soi se défait, on revisite tout ce qui s'est passé. Il y a, en effet, une sorte de reconnexion avec la mémoire mais est-ce que cette mémoire existe ou est-ce que c'est à nouveau une représentation mentale de ce qui a été vécu ? C'est une question. Personnellement, j'ai un doute sur le fait qu'on se reconnecte sur un savoir universel. Comment est-ce qu'on partage la subjectivité ? On ne partage pas ses sentiments. C'est parfois même une source de tristesse parce que, même avec des êtres très intimes, on s'aperçoit qu'il y a des choses qui sont indescriptibles. Il n'y a pas de sentiment objectif qu'on puisse passer à quelqu'un en disant : « voilà ! Ceci est une expérience qui existe en soi ». Donc la mémoire des savoirs de tous les êtres, je ne pense pas que cela soit un objet qui se transfère. Mais je ne demande qu'à être invalidé dans mon ressenti par l'expérience !

*Question :*

Oui, la dialectique est totalement dans la vérité relative. Le problème de la vérité relative par rapport à la vérité absolue, c'est que le langage binaire de la vérité relative ne peut pas décrire le, je ne sais comment l'appeler, « langage », « le non-langage », « le langage et non-langage, ni langage ni non-langage » de la vérité absolue. En fait, la vérité relative, elle est là pour permettre de nous défaire de cet attachement à la vérité relative comme étant absolue, pensant qu'elle décrit l'absolu. Elle a toujours un problème quelle que soit la méthodologie utilisée, c'est qu'il y a toujours la conscience fragmentée d'un sujet qui observe un objet. Et aussi longtemps que l'on ne sera pas dans l'expérience de l'esprit en lui-même par lui-même, c.-à-d. sans référence au sujet-objet, on reste dans le relatif. Après, il y a mille façons d'éclairer ce relatif : certaines sont plus justes et d'autres erronées mais ça ne représente pas la vérité absolue. Je pense que c'est le grand drame de la vérité relative que de vouloir représenter ce qui ne se représente pas. Il y a un moment où il y a une sorte de saut quantique où il faut sortir du langage binaire (sujet-objet) pour s'installer dans une expérience non duelle dont on a aucune idée et qu'on ne puisse concevoir avec le langage binaire du relatif.

Le lâcher-prise demande une construction : il faut comprendre en quoi la saisie est toxique et en quoi le lâcher-prise est bénéfique et arriver à ce courage qui est de lâcher. On travaille au travers des quatre voiles.

*Question :*

Lévi-Strauss a bien démontré dans ses écrits que l'explorateur qui arrive dans une tribu a déjà changé cette tribu de par son arrivée. Ça nous montre l'interdépendance. Ça nous montre comment fonctionne la vérité relative mais ça ne démontre en rien ce qu'est la vérité absolue. Simplement ça nous aide à nous défaire des idées que l'on a à propos de la vérité relative comme étant une vérité absolue. Toute la démarche scientifique est binaire. Il y a un

sujet qui regarde un objet qui essaie de le nommer, de le définir, de le quantifier etc. On est, là, au cœur de la relativité. Maintenant, le quantique est intéressant parce qu'il montre la production interdépendante. Il montre combien l'interaction entre le sujet et l'objet crée l'action mais crée aussi le sujet et l'objet.

Pour expliquer ça, j'utilise la métaphore de la famille : le père, la mère et l'enfant. La mère n'est pas mère tant qu'elle n'a pas donné naissance. Donc ce n'est pas la mère qui donne naissance à l'enfant, c'est l'enfant qui donne naissance à la mère. Avant d'être mère, c'est une femme mais pas une mère. Elle est mère quand l'enfant naît. Le père n'est pas père avant qu'il ait un enfant. C'est l'enfant qui crée le père. Mais l'enfant ne peut pas naître sans un père et une mère (sans un homme et une femme, plutôt ...). Qu'est-ce que c'est que cette affaire ?

C'est une métaphore et elle a ses limites. Le sujet définit l'objet et l'objet définit le sujet. La rencontre du sujet et de l'objet définit l'action. Aucun des trois n'existe en soi mais, dans la production interdépendante, il y a une apparence d'expérience de vérité relative. C'est intéressant de regarder les choses comme ça.

*Question :*

Avant de commencer à réfléchir sur l'éthique et le bien-vivre ensemble, il est important de comprendre qui va pratiquer cette éthique, en relation avec qui. Il y a besoin d'un substrat de connaissance de la mécanique de la manifestation, sinon même la bienveillance peut devenir une sorte de poison. Penser que « je » « te » « fais » du bien va renforcer l'idée du sujet, de l'objet et de l'action comme étant des réalités absolues et ça va nous éloigner de la réalisation de la production interdépendante, donc de la vacuité et donc de cette libération absolue dont parle le Grand véhicule.

Bien sûr que le vivant et le bien-vivre ensemble ne sont pas à exclure et c'est pour ça que dans les Trois Entraînements, il y a l'**éthique** (le bien-vivre ensemble), la **méditation** (affûter l'esprit pour qu'il puisse voir les choses) et le **discernement** (la sagesse transcendante).

*Question :*

Cette vie n'a pas de sens profond en dehors de cette bienveillance et du développement de la sagesse. Tout le reste n'est qu'agitation, comme le disait Shakespeare. Il disait : « c'est une histoire de bruit et de fureur racontée par un idiot qui, à la fin, ne fait aucun sens ». Dans le contexte bouddhiste, on donne du sens à cette existence qui n'en a pas : elle n'a pas intrinsèquement de sens. On lui donne un sens par la compassion, la bienveillance, l'affection, le bien-vivre ensemble dans le souci d'aider l'autre à ne plus souffrir, à avoir un bonheur « durable » dans les limites de l'impermanence et surtout à pouvoir créer les conditions de sa libération et de sa transcendance. Là, ça donne un sens à cette vie qui, intrinsèquement, en est dépourvue.

Shantideva, dans « la Voie vers l'éveil » dit : « si on n'utilise pas cette existence pour ce but, c'est comme avoir du personnel à la maison qui est payé à ne rien faire et qui vide les

provisions ». C'est nourrir quelqu'un de totalement inutile. Il va décrire en quoi une existence qui n'est pas au service de la bienveillance et de la sagesse et qui n'est pas engagée vers la libération d'autrui, n'a aucune sorte d'intérêt. Et, au contraire, ne produit que de la nuisance et de la souffrance ! C'est assez radical !

Shantideva est à la fois solide sur ses positions et très affûté sur la raison qui soutient sa position. Quand on tente de bousculer Shantideva, ce qui se passe, c'est qu'on embrasse son point de vue parce qu'il nous retourne comme une crêpe. Il est intelligent et un peu taquin aussi !